

moins fondées de tous les parents qui voudraient voir leur enfant le premier de la classe.

D'autres ont dit : la maîtresse d'école n'est sûrement pas trop payée, mais nous n'avons pas les moyens de la payer plus.

Cela ne nous a pas plus convaincu ; car nous sommes la seule province à si peu payer ses maîtresses d'écoles, et nos terres, Dieu merci, ne sont pas plus méchantes que les terres des autres. Nos terres ne sont pas plus petites ni moins productives. Comment se fait-il que les autres paient plus et se déclarent contents et que nous payons moins et nous nous croyons écrasés ?

Affaire d'habitude sans doute.

* * *

Mais l'autre jour un cultivateur est sorti du rang et a répondu à tous les adversaires du bon salaire de l'institutrice. Il leur a dit : l'institutrice de campagne n'est pas assez payée. Elle n'est sûrement pas assez payée pour aimer sa profession.

Et qu'on ne vienne pas dire qu'elle est mieux que sa sœur restée à la maison. Elle ne l'est pas, mais quand même elle le serait, cela ne ferait-il pas que compenser les sacrifices que les parents ont faits pour la faire instruire. Si elle a coûté plus cher, elle devrait sûrement rapporter plus.

Est-ce cela qui arrive ?

Il nous semble que la question a été suffisamment discutée pour être comprise. Nous pouvons la résumer en ces quelques phrases :

Nous avons, depuis le commencement de la colonie, demandé la charité à la maîtresse d'école.

Nous sommes maintenant en état de payer nos dettes.

La maîtresse d'école rurale ne gagne pas suffisamment pour se faire un chez-soi.

Si nous voulons qu'elle fasse une carrière de son travail il faut lui en donner le moyen.

Quand bien même, la maîtresse deviendrait un jour en meilleure situation que sa sœur pas instruite, il ne faudra pas critiquer, mais croire qu'elle reçoit l'intérêt du capital placé pour la faire instruire.

Et puis, comme le disait notre ami le cultivateur, si on ne veut pas payer raisonnablement la maîtresse, on ne la gardera pas longtemps cette maîtresse.

Thomas POULIN.

The "Sun of the East"

(Le Soleil de l'Est)

Cette confession était interminable, et pendant qu'il l'écoutait, l'abbé Verlet eut une distraction comme il n'en avait jamais eu, — et comme il espère bien n'en plus jamais avoir.

La brave femme entrée au confessionnal s'expliquait sans fin sur mille choses inutiles... Il fallait pourtant l'écouter, pour tâcher ensuite de lui faire un peu de bien, — car c'était une âme de bonne volonté, malgré ses petits défauts, — mais comme ses paroles manquaient fort d'intérêt, l'abbé sentait son attention toute prête à s'envoler ailleurs. Et tout à coup, elle s'envola de fait : de l'autre côté, quelqu'un s'était agenouillé, et quoique la démarche et les gestes eussent été légers, l'abbé avait bien compris que c'était un homme qui était entré. Bon, rien d'anormal ! Mais voilà qu'au bout d'un instant, un grincement léger, rythmique, s'était fait entendre... régulier comme une mesure à deux temps... léger, léger, à peine l'entendait-on. Ce n'était pas le bois qui jouait, comme parfois sous les genoux des garçons qui, s'ennuyant à attendre, se balancent à droite et à gauche... non c'était... on aurait dit une petite scie allant et venant... Les confesseurs sont habitués à être patients, et l'abbé, sachant bien qu'il n'y avait rien à voler dans son confessionnal, ne bougea pas. La bonne dame, enfin, avait fini. Il la renvoya bien vite et ouvrit de l'autre côté.

Il avait bien deviné : un homme, un jeune homme même, était agenouillé, bien habillé, semblait-il, et parfaitement immobile. Du bruit singulier de tout à l'heure, aucun indice ne donnait d'explication. Un silence se produisit, le pénitent ne disant mot. L'abbé voulut l'aider.

— Eh bien ! mon ami, commença-t-il...

— Mon... Père, répondit l'autre, lentement, en séparant les mots, en faisant sonner "Père" comme s'il y avait "PPPère", avec, semblait-il, l'accent anglais. A tout hasard, pour faciliter la confession, l'abbé répondit :

— Do you like to speak english ?

— Oh yes, Father ! Much better !

— "Je ne viens pas me confesser", reprit le jeune homme en anglais, plus à l'aise maintenant... mais on voyait que l'affaire était grave... Je viens vous demander un service. Voilà. J'ai sur moi un diamant de grosse, très grosse valeur... volé... oui, volé par moi... Oh ! je regrette beaucoup maintenant ce vol... Comment je l'ai commis, je n'ai pas le temps de vous le dire. Vous allez voir pourquoi. Je suis traqué. Non par la police : je sais qu'elle